

Hajar BALI

Les chiens errants

Il faut dire qu'ils se sont rencontrés sur la piste de danse de la boîte du Sheraton, rien en effet ne laissait présager que ces deux-là puissent faire un bout de chemin ensemble, ils étaient si différents ! Ce soir-là donc, tout à fait par hasard, comme d'ailleurs, si on y pense, cela se produit pour beaucoup de vraies rencontres importantes de la vie, Malika s'est trouvée comme ça en boîte, pour la première fois de sa vie, à vingt ans quand même, à vingt ans déjà ! Elle savait danser. Elle avait pris l'habitude d'esquisser quelques pas chaque matin devant la glace, raillée par le petit frère. Regardez le petit chien qui lève la patte pour faire pipi, disait-il, alors qu'elle tentait ce qu'elle pensait être le plus gracieux pas, la fameuse « arabesque » que lui avait enseignée sa prof de maths. Lorsqu'elles abandonnaient les exercices, au grand soulagement de Malika, et peut-être même de sa prof, pour discuter, se raconter des histoires de mecs – c'était surtout la prof qui en avait à raconter –, puis boire un bon café au lait que leur laissait la maman, se disant qu'un bon goûter les maintiendrait en forme (le bac approchait à pas de géants, le deuxième bac, il faut absolument que tu réussisses, Maly, on a fait assez de sacrifices pour toi), la prof ôtait ses chaussures, relevait sa jupe et dansait et encourageait Malika. C'est une thérapie, lui disait-elle. Lâche-toi, tu verras que tu te sentiras pousser des ailes, la danse c'est comme l'amour, ça ouvre les yeux et l'esprit.

Mais se retrouver en boîte de nuit, elle n'a jamais connu ça. Mehdi a insisté pour l'emmener au Sheraton. Pour une fois, les parents ne disent rien. Ne rien dire, ça ne signifie pas accepter, mais Mehdi fait mine de croire que c'est oui. Après tout, ils sont cousins, comme frère et sœur depuis la nuit des temps. Et puis, le bac, même si c'est le deuxième, à vingt ans déjà, ça se fête. Il emmène Malika, lui confie qu'ils ont rendez-vous avec un super beau mec. Elle sert d'alibi à son cousin, son cœur bat quand même, rencontrer du monde qui a l'habitude de danser ! Comment je vais être, moi ? T'en fais pas, lui explique Mehdi. Je te montrerai comment faire. Il faut juste parfois fredonner, genre « je connais les derniers succès ». Tu les connais, hein ? Bien sûr, ils chantent en route pour se tester : elle connaît. T'es belle, en plus, tu fais taille 34, tu t'rends compte ? Elles vont être vertes de jalousie, les filles. Bon. Les garçons, Malika ne connaît pas. Au lycée, personne ne la regardait. Comme elle n'a pas encore eu droit aux bas et au soutien-gorge – sa mère, femme de devoir, tenant à lui inculquer les principes puritains dont elle est pétrie –, Malika fait encore petite fille, malgré ses vingt ans révolus. Elle n'attire aucun regard et ne parle d'ailleurs pratiquement à personne en classe.

Elle sait d'instinct que, dans ce lieu bizarrement impersonnel, quelque chose va lui arriver, elle qui n'a jamais cru aux contes de fées.

Un monde fou. Normal. C'est jeudi. Mehdi l'entraîne sur la piste, il lui fait honte à se trémousser ainsi avec sa chemise hawaïenne. Et puis, il disparaît avec sa bande de copains et la laisse seule. Le salaud !

Seif est là, bien entendu ! Puisque, nous l'avons annoncé, il était écrit qu'ils se rencontreraient là. Sur la piste. Il semble être un habitué, bien qu'il ne parle à personne. Personne, du reste,

ne parle, tout le monde affiche le même air hautain. Il danse merveilleusement bien. Elle regarde cet étrange individu, cheveux gominés, pas vraiment son genre, mais beau, beau, beau !

Comment est-ce possible ? Seif sent sur lui le regard franc – ce regard ! –, se concentre, affiche un rictus, les yeux à moitié baissés, un truc conventionnel, strict, à respecter. La fille le regarde avec une telle franchise ! Pas moche, mais un peu gamine. Elle a l'air d'une danseuse classique, fait des pas horribles de petit chien, connaît tout de même les paroles.

Ils ne se quittent pas de toute la soirée, sans avoir à aucun moment l'air de se voir. Ou même de s'être rencontrés. Et pourtant, comme des chiens, ils se sont sentis.

En rentrant le soir, Malika et Mehdi trouvent le quartier sens dessus dessous : la police emporte le cadavre du vulcanisateur, sa femme hurlant dans l'appartement, au rez-de-chaussée, pauvre femme pense Malika, elle n'est jamais sortie, personne ne la connaît. Il est vrai, pour être exact, que la femme apparaissait (disons qu'on devinait qu'elle était là, derrière la bâche, au vacarme nocturne et hebdomadaire : de pleins bidons balancés par la fenêtre) à son balcon, pas vraiment un balcon d'ailleurs, plutôt une grande fenêtre rectangulaire au ras du sol, lors du lavage qu'on aurait dit rituel, comme hystérique, à grande eau, de l'étroit appartement, le plus petit, une loge de concierge devenue propriété de ce triste couple vivant en solitaire, visiblement sans plus jamais se parler depuis le décès du fils unique, à dix-huit ans. La mère de Malika lui fait signe de monter vite, cachant mal son malaise devant les voisines ravies de voir la gamine rentrer si tard, se réjouissant par avance des conversations en perspective. La police promet de revenir. Il s'agit vraisemblablement d'une mort suspecte, comme on dit, nécessitant une autopsie et même une enquête, le cadavre ayant été comme jeté là, au seuil de la porte, mais personne n'a rien vu.

Le lendemain, elle revient du marché. C'est presque en pyjama qu'elle est sortie (le pantalon taché à l'eau de Javel qu'elle porte habituellement à la maison, les sabots tachés, eux aussi, qui lui servent à sortir la poubelle, et la chemise trop large de son père). Elle a une petite pensée pour le pauvre vulcanisateur, pas si pauvre que ça aux dires des voisins, ce matin. Elle se dit qu'il aurait été là, comme chaque matin, dans son garage, passage obligé au bas de l'immeuble. Ça faisait longtemps qu'elle ne le saluait plus, ou à peine, cet horrible et vulgaire bonhomme, que Dieu ait son âme quand même : surveillant toutes les allées et venues, regardant toutes les femmes qui passent, et pas n'importe où ! Pour arriver au marché Meissonier, on traverse quand même un bout de la rue Didouche. Elle presse le pas, rase les murs, puis, soudain le rencontre. Il porte sa gandoura du vendredi, a les cheveux lissés, non plus gominés, est à peine reconnaissable, mais c'est bien lui. Il se dirige vers la mosquée. Hasard ?

Voilà, en gros, ça s'est passé comme ça. On ne sait pas qui a parlé le premier à qui, ni comment ils en sont venus à ne plus pouvoir se quitter.

Deux ans, presque trois aujourd'hui.

Abrégeons : il y a eu les rendez-vous au salon de thé, ce lieu détestable où ils se retrouvaient assis sur d'énormes chaises devant d'énormes tables, toutes alignées de façon à ce que tout le monde se regarde en chiens de faïence, tout le monde surveillant tout le monde. Le serveur, soupçonneux et méprisant, leur imposait invariablement deux gâteaux qu'ils se sentaient obligés, écœurés, de finir. Évidemment, ils ont très vite abandonné les salons de thé morbides et les salles de cinéma puantes. Car ils allaient parfois au cinéma, se prenaient par la main,

mais n'osaient même pas un baiser, terrorisés qu'ils étaient de se voir partager ce lieu avec des couples expérimentés dans l'art de l'amour à la sauvette, total, cru, désacralisant à leurs yeux cette chose si fragile, comme on remplacerait un vase de cristal par un récipient en « arcopal », certainement plus résistant, certainement plus utile, moins dérisoire.

Elle s'avouait déjà à l'époque, en découvrant ce qu'elle appelait les mignons « travers » de Seif – et qui étaient tout simplement des vices, il faut bien le dire, du point de vue de n'importe quel citoyen honnête et bien élevé –, elle s'avouait donc, non sans un secret plaisir, que Seif lui faisait découvrir la vraie vie, exaltée qu'elle était par tant de courage et ce sens aigu de la liberté qu'elle n'avait connu que dans les livres d'aventures : Portos défiant une armée de chevaliers...

Un jour, Seif propose une balade en voiture avec son meilleur ami, Ali, surnommé Marco parce qu'il a fait un séjour de trois mois en Angleterre avant d'en être expulsé. Marco est en réalité un diminutif de « Maricani », et s'il est affublé de ce sobriquet par ses potes c'est qu'il baragouine quelques mots d'anglais et porte en permanence des lunettes fumées dont les branches sont aux couleurs du drapeau américain. Que l'Angleterre et l'Amérique soient deux pays bien distincts, on n'est pas sûr que Marco, dont l'ignorance crasse n'a d'égal que son culot, en ait été informé, ou que, le cas échéant, cela l'ait dérangé. Personne du reste, dans son entourage, ne semble troublé par ce détail, insignifiant en somme.

Depuis la balade, dans la caisse genre Maruti de Marco, Seif s'est complètement détendu, lâché même, dirions-nous. Il raconte tout pêle-mêle : son goût pour les vols à la tire, ses origines très modestes, les nombreux séjours en prison, la petite sœur emportée par les flots lors des inondations de Bab-el-Oued, la mère inconsolable, le père condamné pour trafic de reins.

On est tenté honnêtement de se dire que bien qu'amoureux, même follement, ces deux-là n'ont rien en commun. Elle, si jeune qu'elle soit, vingt ans quand même, a déjà lu tout ce qui doit être lu. Disons qu'elle a fait les bonnes rencontres, découvert les bons livres, les bons films, dans cette ville où seule la culture du hasard vous fait croiser une humanité particulièrement remarquable de philosophes, de poètes, de musiciens, bref, une espèce d'individus que Malika était fière de connaître et qu'elle se promettait de faire rencontrer à Seif, dans l'espoir de lui faire goûter les plaisirs que peut procurer une certaine forme de conscience, de connaissance, même, à la fois si réconfortante et si fragilisante, il faut le reconnaître. Seif quant à lui, avait acquis, une connaissance brute et profondément juste des hommes. Il voyait bien, lui aussi, que Malika était très différente de lui et de tous les humains qu'il avait connus jusqu'alors, mais il savait aussi avec certitude qu'ils étaient l'un pour l'autre l'exacte réponse à un tâtonnement indicible.

Elle n'avoua jamais à ses parents, ou plutôt à sa mère – surtout pas à elle, qui, on le sait depuis toujours, est seule capable de faire prendre toutes les décisions au père, plutôt mou, plutôt effacé –, cet étrange amour qui lui bouffe la vie, encore aujourd'hui, même maintenant que tout est fini, surprise qu'elle était de tout aimer en lui. La maman, pas dupe, vaguement inquiète, se contentait de couvrir les sorties de sa fille, dans l'espoir de la « caser », avec ce sentiment purement maternel de faire son devoir qui consiste à éviter le honteux risque de célibat aux filles. Elle en a quand même trois. Cette femme exemplaire poussait sa crédulité volontaire jusqu'à accepter que sa fille rentre de plus en plus tard à la maison, et même qu'elle

passé de plus en plus de nuits chez sa copine de classe devenue subitement une amie fidèle. C'était même préférable, disait-elle, une fois passée une certaine heure, de ne pas rentrer. La mère n'avait toujours pas avalé les sarcasmes des voisines, le fameux soir où le vulcanisateur avait été découvert mort, son épouse hurlant et la police promettant de revenir. Pauvre femme, perdant son fils trop jeune, s'enfermant depuis dans le mutisme, cloîtrée dans le petit appartement obscur, s'abîmant dans des génuflexions interminables sur son tapis de prière, comme on pouvait l'imaginer (ne sachant finalement pas grand-chose sur elle). Cela expliquait en tout cas que le défunt ait été si... comment dire ? pressant avec toutes les femmes qu'il croisait, et même plutôt ouvertement dragueur, trimbalant même quelques fois, au vu et au su de tous, ses innombrables maîtresses, toutes plus jeunes les unes que les autres. Il était certain, le défunt ayant été visiblement empoisonné d'après le rapport confidentiel du policier responsable de l'enquête, que l'une de ses « copines », qui en avait certainement après son argent, l'avait assassiné. Le policier en question se mit à la recherche de toutes ces putains, rendant régulièrement visite à la pauvre veuve qui n'en pouvait mais, fouillant la paperasse, mais ne manquant jamais d'informer la voisine qui s'était arrangée pour s'en faire la confidente, établissant chez elle une sorte de quartier général d'où partaient toutes les histoires à raconter dans le voisinage à l'heure du café de l'après-midi. Un homme délaissé ne se plaint pas. Un homme délaissé cherche ailleurs, et par les temps qui courent, des jeunes filles sans éducation n'hésitent pas à occuper la place. C'est ce qui se disait en catimini dans l'immeuble. Les hurlements de la veuve avaient duré plusieurs jours, puis cédé la place à une douce résignation, puis carrément à une forme d'euphorie, alimentant à juste titre les spéculations (et ragots) autour de son veuvage qui s'avérait de plus en plus joyeux, trop joyeux, et faisait honte à la mémoire de cet homme, certes pas exemplaire, mais tout de même malchanceux. Elle avait pris, en effet, pour habitude, de se mettre au balcon et d'apostropher les passants de la façon la plus saugrenue, pour ne pas dire vulgaire. Elle faisait le tapin, quoi ! Et la police dut intervenir encore une nuit, sur sollicitation expresse des voisines. On cessa enfin de l'épier, on prit même l'habitude de sa présence permanente à la fenêtre, le médecin préconisant de l'ignorer, ces choses-là ne durent pas chez une femme de son âge (on présume qu'il s'était fait une idée très précise de « cette chose-là » qui était arrivée à la folle).

Marco roule à toute allure sur l'autoroute, les quatre vitres baissées, raconte des histoires de petits truands. Malika, giflée par le vent, boude, derrière, dans son coin, pour la forme. Elle n'arrive toujours pas à comprendre comment elle s'est trouvée si profondément amoureuse de Seif, ce minable aurait dit sa mère : il a quitté l'école très jeune, et vitote grâce à quelques petits boulots à droite et à gauche. Par-dessus tout, il ne s'intéresse qu'à cette détestable musique chaâbi, si ridiculement moralisante, ce qui ne l'empêche pas, en fin de compte, de commettre quelques petites rapines en compagnie, justement, de Marco. La suite de son récit, on le sait, est tombée là quelques instants plus tard, dès leur retour en ville.

Pour amuser Malika, qu'ils observent furtivement mais anxieusement, guettant le sourire, la détente enfin, Marco ralentit sur l'autoroute, s'approche d'un vendeur de cigarettes. Seif sort le bras et cueille tranquillement deux paquets tandis que la voiture redémarre en trombe, poursuivie vainement quelques secondes par le vendeur furieux. Ils rient aux éclats, Seif et Malika se regardent, c'est un enfant heureux qu'elle voit là devant elle, surprise encore une fois de tellement tout aimer en lui.

Il fallait tout de même s'engager, et c'est main dans la main qu'ils ont finalement affronté les passants dans la rue, les copains de fac, le petit frère, pas les parents, non. Deux ans maintenant qu'ils errent ensemble dans la ville dans un minuscule rayon d'environ cinq cents mètres, du café au cinéma (ils y vont encore quelques fois lorsque l'appartement est indisponible) à l'appartement, poussiéreux, d'un pote inconnu d'elle, où ils ont découvert tous les deux en tremblant le puissant trouble, commis l'irréparable faute originelle. Cette nuit-là, il venait d'avoir exactement vingt-deux ans. Ils furent insatiables et heureux.

Longtemps plus tard, alors qu'il dormait, elle dégustait son bonheur face au dos sec et comme à sa merci de Seif, elle se fit même le serment, comme nostalgique déjà, de ne jamais oublier qu'ils s'étaient totalement appartenus. Elle eut même une petite pensée pour la femme du vulcanisateur, a-t-elle seulement connu un moment d'amour comme celui-là ?

Dans ce bar miteux du centre-ville, Le Trou, ils rencontrent un homme, ou plutôt, ils remarquent l'homme.

Seif fait découvrir à Malika *Le Trou*, ce petit bar, enfumé, sombre et sans fenêtre, où la bière coûte seulement 150 DA, sympa, bonne ambiance, musique d'ascenseur, et où Marco, devenu leur meilleur pote, trône en habitué. Elle qui n'a jamais goûté à l'alcool, qui n'a jamais imaginé fréquenter ces lieux, (de perdition, aurait dit sa mère), se laisse entraîner là avec le sentiment d'enfreindre un interdit somme toute complètement insensé, son attitude procédant de ce courage inouï que lui donne la présence à ses côtés de son homme. Elle se sent, comme on dit, pousser des ailes, et prête à affronter la vie, finalement. Il suffit de si peu !

Au *Trou*, les rencontres ne manquent pas, tout comme les découvertes : des personnages plus paumés les uns que les autres, du flic en civil à l'animateur de télé-matin, du libraire ruiné à la journaliste frivole et j'en passe, confinés dans une vague convivialité de circonstance, exhibant leur personne nocturne, celle qu'ils ont brimée, en parfaits schizophrènes, tout au long d'une journée harassante ou ennuyeuse, ou tout simplement banale.

Celle-là, cette rencontre-là, frappe par son étrangeté sans que l'on puisse dire ce qui précisément est étrange chez cet homme. Seul, silencieux, plutôt grassouillet, pas vraiment la classe, aurait dit la prof de maths, il gribouillait continuellement sur un carnet. Était-il écrivain ? Journaliste ? Poète ? Personne n'en savait rien. Ce qui était sûr, c'est qu'il en imposait ! Ça oui ! Même Marco, d'ordinaire bruyant et bavard (il n'hésitait pas à apostropher les nouveaux venus qui, à leur tour, ne se faisaient pas prier pour débiter leurs histoires, qui, du reste, étaient souvent les histoires des autres, avant d'offrir la énième tournée, puis s'en allaient vomir aux toilettes que Boualem, le proprio du *Trou*, maintenait dans un état de pourriture sordide afin, avouait-il, de décourager ceux qui voulaient s'y attarder, faire la « grosse commission » par exemple, l'évacuation n'étant prévue que pour des liquides, quelques mégots ça passait, ou un peu de déchets alimentaires, c'était quand même limite avec le vomi), même Marco, donc, baissait la voix et regardait ce monsieur en costume, tiré à quatre épingles, avec déférence et admiration. *My god !* chuchotait-il à ses amis en clignant de l'œil dans la direction de l'homme.

Mais, l'alcool aidant, les vieilles habitudes revenaient et le brouhaha remontait. On oubliait cette présence silencieuse, pourtant imposante, ou plutôt, on la reléguait au fond de l'inconscient, comme quelque chose d'inquiétant quand même, que l'on se doit de ne pas oublier, qu'il faudrait prendre au sérieux, une présence remarquable, admirable tout de même : l'œil de Dieu, dont le jugement est certes sans effet immédiat, laissant faire toute l'arrogance des hommes, les laissant agir, déverser en toute impunité leurs déplorables mensonges, mais là ! Là, quand même, l'œil, présent, comme une démangeaison ou le

souvenir d'une trahison ancienne qui peut surgir à tout moment de votre vie, avec laquelle vous devez définitivement compter, donc. Ne se faisant jamais totalement oublier. C'est ça, oui, jamais.

L'homme, lui aussi devenu habitué du lieu, avenant, souriant mais toujours silencieux, vint un soir s'installer tout à côté de Marco et de ses deux acolytes, troublant ainsi l'ordre bien rôdé dans lequel se gérait la promiscuité des heures d'affluence. Il se pencha vers Marco et commença un long monologue. C'était les premières paroles. Des paroles curieuses, mystérieuses, c'est ce qu'ils se sont dit après son départ. Mais en vérité, l'étaient-elles ? Ou était-ce l'effet de contraste que cette subite logorrhée produisait après les silences auxquels l'homme les avait habitués ? Au fond, si on y pense, le silence donne toujours plus de noblesse (même aux idiots) que la parole, fût-elle brillante. Comme si les êtres silencieux faisaient preuve de résistance à l'arrivisme toujours croissant des bavards, de plus en plus nombreux, de plus en plus insistants. En vérité, Marco était juste heureux d'avoir été en quelque sorte l'élu, celui à qui étaient destinées les précieuses paroles de l'homme.

Marco, heureux de l'aubaine, donc, fit les présentations et offrit la première tournée. L'homme se présenta d'abord. Il annonça tout de go : Si Beddar, grossiste en alimentation ! Pas du tout convaincant, plutôt décevant, même, mais personne n'en laissa rien paraître, et il eut l'habileté ou l'intelligence de passer à autre chose, raconta comment il avait combattu le colonialisme aux côtés du grand Ben M'hidi, la Casbah, les caches d'armes. Malika, faisant mentalement les calculs, lui donna soixante ans, il ne les faisait pas, c'était clairement pour elle un fieffé menteur. Voilà que brusquement il demanda si « la fille » savait conduire. Et d'expliquer très vite qu'il était à la recherche de recrues pour un travail facile mais risqué, et qui pouvait leur rapporter gros à tous les trois. Il rapporta gros, en effet, se dit-elle amèrement aujourd'hui.

You know, it doesn't mean that much to me, répliqua ce soir-là Marco à l'homme, ce qui signifiait qu'il n'était pas intéressé, mesurant fièrement sur l'entourage l'effet de sa toute nouvelle trouvaille, cueillie tantôt dans la phrase d'un chanteur à la radio, mais déçu tout de même d'avoir dû rabrouer l'homme, sacrifiant ainsi sa curiosité au désir de faire une belle démonstration linguistique.

Le monsieur se leva alors sans les regarder et s'en alla.

Depuis ce soir-là, on ne le revit pas et nos trois larrons, dont la curiosité restait insatisfaite, se mirent à spéculer, à débattre, à espérer. Seif reprocha à Marco son brutal refus d'une proposition dont, de toute façon on ne connaissait même pas le contenu. Pour se défendre, Marco répliqua que ce « Si » Beddar était une personne louche, vous avez vu la déférence avec laquelle Smaïn le flic le salue puis se retire, vite ? Il ne fallait pas que ce monsieur qui se servait à lui tout seul du « Si » se croie tout permis et qu'on lui serve notre disponibilité sur un tapis ! Ils en débattaient à chacune de leurs rencontres et n'avaient plus en réalité qu'un désir : le rencontrer encore et, cette fois, essayer d'en savoir plus. Malika, elle, n'aimait pas cet homme au regard fuyant qui, volontairement, n'avait pas voulu prononcer son nom à elle. C'est juste du machisme moyen, t'en as l'habitude, non ? Cette remarque brutale de Seif la surprit, même si elle était un peu d'accord. Mais bon.

Le temps passait, Malika et Seif espacèrent leurs visites au Trou qui devenait de plus en plus glauque, de moins en moins sympa, quelque chose s'en allait de la bonne humeur des clients.

Une vague inquiétude planait, le pays tout entier s'installant, avec les canicules d'été, dans une tristesse indicible, une impuissance lourde, comme si même la légèreté de l'insouciance n'était plus possible, comme si rien dorénavant ne pouvait donner matière à rire ou à s'évader dans les artifices de la dérision, autrefois si chers aux Algérois. Les bars, de moins en moins tolérés, devenaient des lieux de disputes et les hommes atteints dans leur orgueil d'être vivants subissaient la castration infligée par une classe dirigeante cramponnée à un discours guerrier désuet, comme si une menace planétaire devait être déjouée en permanence par quelques champions du décryptage terroriste.

Pourtant, un soir, fatigués d'errer et d'avalier des cafés, ils allèrent quand même se poser chez Boualem, trouvèrent Marco à son poste, taciturne et inquiet. *Sorry boy*, j'en peux plus. Faut qu'on sorte de la misère, faut que je me tire d'ici. J'ai même plus de quoi dépanner le vieux pour ses cigarettes, l'ardoise grossit ici, sais plus quoi faire. Décidément, ça allait vraiment mal pour tous. Ils se prirent à reparler de ce « Si » quelque chose, oui, Beddar, c'est ça, Malika réitérant sa méfiance, Seif un peu maladroit, un peu agacé d'avoir en fin de compte à trimbaler à longueur de journée cette fille, l'idée germant lentement de s'en débarrasser, non pas parce qu'il ne l'aimait plus, mais tout simplement parce que ça devenait trop dur, trop lourd, un boulet d'amour, mais un boulet quand même, et rien à faire, nulle part où aller, se marier ? Comment ? Avec quoi ? Pour s'installer chez lui ? Vous n'y pensez pas ! Toutes ces pensées qu'il se garda de lui livrer le rendaient de mauvaise humeur et il retira violemment sa main de la frêle menotte qui retomba, interdite, sur la table.

C'est alors que l'homme apparut sur le seuil de la porte – l'unique ouverture – du *Trou*, les yeux légèrement embués de Malika croyant voir une apparition ou seulement la matérialisation de ses pensées. Marco fit signe à l'homme de les rejoindre, subitement jovial, je vous jure qu'il m'a entendu ! Si Beddar s'assit et continua la conversation interrompue quelques semaines plus tôt, comme si la parenthèse de ces longs jours n'avait jamais existé. C'était le bon moment pour engager l'affaire, pensait-il, cela n'était que trop visible, nos trois amis étaient au bout du rouleau et le Beddar semblait tout deviner sur tous. C'est tout simple, expliqua-t-il, j'ouvre une boîte de communication fictive. Ne vous inquiétez pas, vous aurez juste à vous présenter... Malika, toute à ses pensées, n'écoutait plus la conversation. Seif avait été froid, méchant, ses yeux étaient à présent comme transparents, et il n'avait à aucun moment émis le souhait de la protéger, de l'éloigner de cet homme et de son affaire de boîte de com, affaire en somme dangereuse, clairement illégale. Non pas que l'illégalité la dérangent, elle se sentait, aux côtés de Seif et de Marco, comme hors la loi ; peut-être même était-ce ce qu'elle appréciait vraiment, convaincue que cela n'avait rien à voir avec le manque de bravoure des lâches, qu'on appelle les honnêtes gens, ou des autres, les nantis, qui se mettaient, eux, au-dessus de la loi. Cet homme trichait avec eux, elle en était certaine. Et puisqu'il leur fallait un chauffeur, eh bien, ils avaient décidé que ce serait elle, Seif n'avait pas bronché, pas même hésité. Il acceptait donc d'engager Malika dans cette affaire qu'elle réprouvait, comme si subitement, il n'avait plus rien à proposer, comme s'il mettait leur sort entre les mains de l'inconnu, comme si ce Si Beddar avait subitement un ascendant indiscutable sur Seif (en vérité, Seif et Marco acceptaient d'instinct de se mettre carrément sous les ordres de cet homme, ils n'auraient pas pu l'expliquer à une femme, c'était sans nul doute une affaire d'hommes). Elle commençait à s'alarmer. Ses réflexions la poussèrent si loin dans l'appréhension qu'elle prit peur pour son unique trésor : Seif, et tenta de repenser très fort à ce premier soir au Sheraton, il y avait de cela deux ans, ou à leur fameuse première nuit,

dans le taudis de la rue Burdeau. Elle commençait à déchanter. Elle découvrait maintenant – pas encore clairement, la lucidité s’installant en elle comme un poison –, que rien dans sa vie plus jamais n’atteindrait la perfection de ces moments-là, le moment Sheratonnien, leurs cœurs vierges encore de tout calcul, éprouvant l’orgueil justifié d’être seuls au monde.

L’autre repartit très vite. En se levant, il proposa un rendez-vous. Pour le reste, les détails de l’opération, il leur fallait se retrouver ailleurs, ils en profiteraient pour visiter le local. Il cligna d’un œil en direction de Seif, qui lui rendit son clin d’œil en riant, l’air canaille se dit-elle, non pas avec stupeur mais bien, et c’est là que le bât blesse, avec un rien de moquerie, qui, comme tout le monde sait, n’est que l’avant-poste de la toute-puissante et glaciale indifférence. C’est cela, en réalité, qui la stupéfiait : cet inexorable revirement sentimental en elle qu’elle persistait encore à croire passager.

Rendez-vous fut donc pris à Sidi Yahia, dans un café branché, l’autre évoquant le « chic » du quartier aux mille boutiques, exhibant leur luxe à tous les étages, de bâtisses d’une étrange laideur telles des balafres au milieu d’un visage à la première étape de sa reconstitution esthétique. Ils suivaient le plan tracé par « Si Beddar ». À deux pas des villas-forteresses de Hydra. Un café bourgeois, tenu, disait-on, par un Libanais. Ça parlait français. Nos trois lascars, intimidés, attendaient patiemment. Marco posa ostensiblement son nouveau portable, piqué la veille à une femme qui conduisait vitres baissées, l’inconsciente, en plein rue de Tanger. Il avait couru jusqu’au Tantonville pour récupérer une nouvelle puce chez Madani qui avait cherché, par la même occasion, à lui refiler quelques dollars... Seif lui fit signe de se taire, Beddar arrivait. Et alors ? On peut parler, non ? protesta Malika, mais elle sut inexorablement que c’était... comment dire ? un autre homme. Seif n’était plus le même.

En réalité, ni Seif, ni Malika n’avaient vraiment changé, au sens que chacun voulait donner à ce terme. Ils s’éveillaient simplement aux réalités de l’enfer dont on a tous un jour une exacte idée, comme lorsqu’au réveil, épouvantés, on ne veut plus se lever de son lit, on sait qu’on ne sera les héros d’aucune belle aventure, on est certains que la vie qu’on avait rêvé juste différente, n’est et ne sera que celle-là et pour toujours. Beddar exposa son plan gravement et sans un sourire, voulant imprimer le moment de solennité, gêné par le regard trop franc de la fille, dont il avait vite détecté qu’elle ne conviendrait pas, comme lorsqu’on voit une mésalliance brouiller les calculs des clans familiaux. Tout était prévu, tout était arrangé, minutieusement. « La fille » savait-elle conduire ? Elle répondit que non, puis jeta un froid en proposant d’un air volontairement niais d’être la secrétaire fictive, si vous voulez ? Personne ne l’écoutait plus.

Ce soir-là, Malika décida de rentrer chez elle. Elle ressentait le besoin irrésistible de se retrouver en famille, comme on ferait ses ablutions, comme on se purifierait avant ou après un acte répréhensible. Car, elle avait eu un désir de suicide ou de meurtre, se disant qu’elle se jetterait dans le ravin, se souvenant qu’elle avait toujours rêvé de ce suicide, repensant à ce rêve comme à quelque chose de délicieux qui lui arriverait.

La folle était toujours à son balcon, lui souriant tristement.

C’est alors que Malika lut clairement dans les pensées de cette femme, découvrant que, certainement, ce n’était pas, comme tous le pensaient, une quelconque fausse blonde et maîtresse du vulcanisateur qui l’aurait ensorcelé et même achevé à force de drogues dissimulées dans son café, ou dans son whisky, mais que c’était tout simplement cette frêle innocente qui aurait décidé, comme on se suicide, d’en finir avec le plus concret de ses

cauchemars. Personne n'avait soupçonné la folle, car personne ne voulait voir ou lire clairement en lui-même.

Il n'y avait pas le moindre souffle d'air, malgré cette heure avancée de la nuit. Malika conduisait dans un silence de mort.

Elle repensait à cet homme décidément détestable, qui avait toujours évité son regard, qui était la raison de sa première dispute, tout à l'heure, avec Seif. Une dispute grave, selon elle, qui lui avait fait remettre en question leur liaison, non, cela ne ressemblait pas à une dispute conjugale qui vous triture l'esprit, vous fait chercher les motifs de votre propre colère, puis fond doucement comme la vie, encouragée par la force de l'habitude ou de ce qu'on appelle encore l'amour. Marco les avait alors priés d'aller se disputer ailleurs et leur avait même prêté la voiture.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il lui pressa gentiment l'épaule et lui demanda de tourner maintenant à gauche, Maly. Ils arrêtaient la voiture, éteignant les feux, devant un grand mur, à égale distance de deux barrages de police, dans l'obscurité totale, c'était une nuit sans lune. Le haut mur crépi protégeait une maison, on pouvait tout de même apercevoir les cimes de trois palmiers, éclairés discrètement par de faibles projecteurs.

Un vent se leva subitement, et on perçut, au bruit des branches agitées, la profondeur du parc derrière le mur. Un olivier était venu tourmenter le mur en le traversant, creusant jusqu'à la rue à l'aide de ses multiples racines. Le moment était presque idyllique, se souvient-elle.

Les adieux furent misérables, presque silencieux, courts, trop courts.

Il osa même lui reprocher son manque de féminité, son détachement. Il ne trouvait même pas déplacé d'insister sur le cas Si Beddar, lui en voulant d'avoir menti en prétendant ne pas conduire, puis il se tut brusquement, découvrant sur le visage de Malika une dure indifférence, ou était-ce de la haine ? La sueur sur son dos se figea. Ils repartirent enfin. Il n'y avait plus rien à faire.

Au barrage, ils ne virent personne. Elle mena la voiture jusque chez elle et descendit sans mot dire. Seif reprit le volant de la Maruti, comme abruti, se disant qu'il fallait rendre à Marco sa caisse, avaler une ou deux bières avant de rentrer chez lui.

Elle se retourna, lui aussi, regardant en arrière de toute son âme, mais aucun ne voyait l'autre dans cette obscure nuit sans lune, l'unique lampadaire qui éclairait fortement la rue et l'entrée de l'immeuble par intermittence, ayant décidé à ce moment là de s'éteindre.

La veuve et Malika échangèrent un regard en apparence anodin, pendant que crissaient les freins au virage.

Elle ne sortait plus de la maison, sachant ses cours, ce qui n'était pas nouveau, mais cette fois de manière délibérée, ouvertement, au vu et au su de sa mère et du reste de la famille.

Indifférente aux regards inquiets de proches qui finissent par comprendre que quelque chose de sûrement terrible est arrivé, quelque chose d'indicible, comme un immense chagrin. Elle ne répondait plus aux appels de Seif qui se firent de plus en plus rares, un peu trop vite à son goût, mais cela ne l'attristait pas vraiment. Elle pensait parfois à Marco, son désir de retourner en Angleterre, qui se sentait comme emprisonné dans cet épouvantable pays. Et puis, un soir, elle décida de sortir. Ses pas la menèrent au *Trou*, comme malgré elle, ou peut-être pas.

Le lieu était complètement transformé. Propre, lumière jaune, téléviseur affichant des comédies de Mr Bean, les clients silencieux, les yeux levés vers l'écran. Les toilettes avaient été réparées. Était-ce à ce point différent ou était-ce elle qui avait changé ? Tu vois, lui chuchota Seif arrivé discrètement dans son dos, tout est propre maintenant, tout est lisse. Le cœur s'emballant incompréhensiblement, elle le regarda de son regard franc et le salua dignement, prête à battre en retraite, il la retint juste pour parler, lui dit-il. Il évoqua ses errances, toujours les mêmes, la grosse arnaque de celui qui se faisait appeler Si Beddar, lui reprocha son silence, ils rirent même à l'évocation de quelques bons vieux souvenirs puis elle s'en alla retrouver son monde à elle, pas si grisant que ça, pas si joyeux, pas si différent, en somme.

**

Rêve et vol d'oiseau (Extrait)

Pièce en un acte et quatre scènes

Trois personnages : un homme blasé, sa femme frivole et son vieux père acariâtre et sénile. La vie a l'air de se dérouler sans joie : rituel des repas, omniprésence de la télévision, enfermement de chacun dans son propre monologue, accomplissement automatique des gestes quotidiens, ennui... Au milieu de la nuit, des intrus, obsédés par la recherche d'un coffre, font irruption dans cette vie de famille sans histoire.

Décor :

Une pièce, la salle de séjour d'un appartement.

Personnages :

M. la mère

P. le père

G. le grand-père

SCÈNE DEUX

Arrive P, le père, soufflant. Il embrasse distraitement M, regarde G.

P. Il dort ?

M. *(continuant à suivre le discours)* Oui, je crois.

P se sert du café.

P. Quel cauchemar ! J'étais incapable aujourd'hui d'actionner le clignotant. C'était au-dessus de mes forces... Alors, bien sûr, ça klaxonnait de partout. C'était terrible ! Tous des donneurs de leçons !

(Montrant la télé) On peut pas changer ça ?

M. *(concentrée)* Hmm ?

P. Changer ça, quoi ! Y a pas un film ou... ?

Pas de réponse. Il soupire.

P. Au niveau du palmier, y'a un taré qui m'est rentré dedans. Pas voulu faire de constat. J'ai pas insisté, j'avais la flemme moi aussi.

Silence.

VIDÉO 4 : *le chat déjeune.*

M. J'ai pas fait à dîner, y avait rien au frigo.

P. Tu trouves pas ça cruel ? Et même terriblement violent ? Le tac tac du clignotant ! J'aurais pas pu y survivre aujourd'hui, tu vois ? Mais les autres, derrière moi, en faire une fixation !

M. Il reste un peu de chorba, mais sans pain.

M se lève et sort.

Entre-temps, P prend la télécommande. Il zappe, tombe plusieurs fois sur le même discours, finit par éteindre la télé.

M revient, le plateau sur les bras. Elle pose le dîner et une nappe sans que P ne bronche.

Il rallume la télé.

VIDÉO 5 : *une scène d'ennui dans un film, comme celle près du lac gelé dans le film « Strangers than paradise » de J. Jarmusch.*

Ils mangent en silence. Elle ne quitte pas la télé des yeux.

M. Réveille-le. Il faut qu'il mange un peu.

P va réveiller son père, lui propose un peu de chorba. G se réveille doucement.

G. C'est toi, mon fils ? Quelle heure il est ?

P. 9h. On va dîner. Tiens, mets ta serviette.

Il lui met une serviette autour du cou.

G. T'as fait quoi toute la journée ?

P. Travaillé. Mange, vieux.

G. Et la petite ? Des nouvelles ?

Pas de réponse. P est retourné s'asseoir en regardant la télé.

G. Alors comme ça, tu travailles ? Eh ben, tant mieux. C'est pas trop tôt !

P. Mange, vieux ! Mange ! Ça va refroidir. (À lui-même) Je travaille ! Bon sang ! Oui ! Je travaille!

Ils mangent en silence. G chantonne parfois doucement. Il finit par se rendormir. M ramasse et reprend le plateau. La nappe est toujours sur le coffre. Elle revient. Reprend son tricot.

La télé se brouille, M éteint.

M. (*en soupirant*) Ça lui servira pour les nuits froides d'hiver.

Commencent les deux monologues de P et de M, simultanément.

P s'arrêtera net lorsque M dira : « j'ai une forte envie de Sélecto. » Cela doit être entendu distinctement. Il zappe de temps en temps :

Monologue de M

*J'ai eu la petite au téléphone.
Je te l'ai dit ?*

.....

*Elle a l'air d'aller mieux. Je
lui ai raconté pour moi.
Enfin, les analyses et tout.
Elle veut venir. J'ai minimisé
les choses. De toutes les
façons, y a rien de grave. À
quoi bon l'inquiéter. Elle est
si loin, la pauvre !*

.....

Elle veut se remarier.

.....

*Il paraît que celui-là est
gentil, attentionné. Bof, on
verra. Elle n'a jamais eu de
discernement, la petite !
Une écervelée. Il fait froid
là-bas : pauvre petite.*

.....

*Dire qu'elle a un nouveau
fiancé, ma Soussou*

*Il arrive le 20 à 20h chez
nous. Mais, dis-moi, le 20,
c'est quand ? (Elle regarde
sa montre) mais c'est
aujourd'hui ! ayaya, mais
il est 21h passées. Alors, ou
il ne va pas tarder, ou il
vient demain, si c'est trop
tard pour ce soir.*

.....

*Remarque, je préfère qu'il
vienne demain. Je pourrais
lui mijoter un bon
plat. Après tout, c'est
notre fils, lui aussi, maintenant!*

.....

*Il faut que je termine mon
tricot, elle en aura besoin
pour l'hiver, ma petite !*

*À propos de froid, tu sais
que les Benazi ont tous*

Monologue de P

Des moutons !...

.....

La petite ! Qu'elle vienne ! Je
ne la mangerai pas. Mais je
ne veux pas qu'elle s'installe
chez moi.

.....

Surtout si elle a encore un
fiancé. Enfin, j'espère qu'il
vaut mieux que l'autre crétin.

.....

Ce qui m'agace, c'est qu'on
soit tous toujours obligés
de faire la même chose !
Klaxonner, mettre son clignotant,
allumer ses feux à
l'intérieur du tunnel !
(Soupir...)

La voiture, c'est vraiment le
lieu du conformisme
absolu !

.....

Tout le reste, toutes les dictatures,
eh ben, c'est
pareil ! Y'a de quoi se
révolter, quoi !

.....

S'arrêter ! Là ! En plein
milieu ! Et pourquoi pas ?

.....

Y'a de quoi se révolter,
quoi !

émigré au Canada ? Elle en pouvait plus, Fafa, des commérages.

(Sur le ton de la confiance)

.....

Tu te rends compte ? Elle a failli le tuer ! Mais il l'aurait bien mérité : courir comme ça la gueuse ! Sans distinction ! Même la femme de ménage ! Je l'ai toujours trouvé vicieux, il ne me regardait jamais dans les yeux quand il me parlait. Il avait le regard braqué sur ma poitrine.

.....

(Elle rit.) *Et toi, tu m'en as voulu quand je me suis mise à fixer son hmmm, pour le mettre mal à l'aise...*

.....

Mais moi je savais ce que je faisais ! Franchement ! Un sale vicieux qui vient chez moi accompagné de sa femme et qui me fixe la poitrine ! Un malade !

.....

Mais, tout de même, quand j'y pense, elle a failli le tuer. La hache est allée juste audessus de l'oeil droit. Ah ! Elle l'a marqué à vie !

.....

N'empêche qu'ils ne se sont jamais quittés.

.....

C'est incroyable quand même, non ? Je ne comprendrai jamais les rapports de couples dans ce

Ça devrait nous arriver souvent d'être en rupture !

Hors la loi !

.....

Et pourquoi pas ? Ça peut bien me prendre, non ? Un grain de folie ? Juste là, sur la route ?

.....

Si la vie peut s'arrêter à tout moment, alors pourquoi pas la voiture ?

Demain, ou après-demain, je m'arrête. C'est décidé.

.....

S'ils se mettent à klaxonner, je, euh... je jette les clés dans le ravin. (Il rit.) Ah ! Ils me traiteront de cinglé...

.....

... alors que je ne cherche qu'à décider autrement

pays.

*J'ai une forte envie de
Sélecto !*

P sort. Bruit de porte métallique qu'on ouvre et qu'on referme à clé.

M. Au Canada, au moins, ils ne connaissent personne. Ils pourront toujours raconter qu'il a fait une mauvaise chute dans l'escalier. Mais, tu me diras, il y a aussi les Beroui, les Chafa, oh, beaucoup de monde maintenant. Mais c'est quand même un grand pays. Un désert glacé. Ma pauvre petite !

Puis elle allume la télé et regarde en silence.

VIDÉO 6 : la scène d'un film qui doit comporter une image d'enfermement, telle que la grille d'une prison ou comme dans la dernière scène du film : « Profession reporter » d'Antonioni.

Bruit de porte métallique qu'on ouvre et qu'on referme à clé.

P entre, la bouteille de Sélecto dans un sac en plastique, va chercher deux verres, sert. Ils boivent en silence pendant que se déroule la fin de la scène de « Profession... ».

Puis M se lève en s'étirant. Elle va allonger ou border G, elle marmonne « Bonne nuit » et s'en va. P zappe de nouveau.

VIDÉO 7 : voiles, bruits suggérant une ambiance érotique. Diminution progressive des lumières.

Nuit totale.

P quitte la scène après avoir éteint la télé.